

publiee.net
les nicolas ont pas
de cours de parking
de problèmes de parking



FICION17

Nicolas Ancion

Les ours n'ont pas
de problème
de parking

www.publie.net

ISBN 978-2-8145-0444_8

couverture Gwen Català, photo (c) Chris Lenox, Jellio Design

collection FICTION17

© Nicolas Ancion & publie.net _ tous droits réservés

première mise en ligne le 13 mars 2011

Le grand méchant Marc 5
L'album de foot 21
Pascal et ses pensées 44
Pas de vacances pour le chien brun 61
Nettoyage à sec 76
L'affaire Smilodon 92
Tête de Turc 109
La traversée de la place 125
Le chien brun et la fleur jaune de Chine 157

*Pour Pipelette, Tom, Maria et Téli,
qui vivent ensemble les plus belles aventures*

LE GRAND MÉCHANT MARC

Au moins, j'ai une cellule pour moi tout seul. Quitte à passer des années derrière les barreaux, autant pouvoir ronfler à l'aise et porter des chaussettes sales si on en a envie. Les barreaux sont épais, mais il n'y en a que trois, alors je peux regarder le ciel gris et les pigeons qui roucoulent, même quand je suis assis sur le lit.

À la fenêtre, en tout cas, je ne me montre pas. Je suis pas fou. Personne n'a envie de croiser mon regard d'assassin, on n'a que trop vu ma gueule de monstre sans pitié.

C'est incroyable comme la vie vous traîne dans des coins où vous n'auriez jamais cru mettre les pieds. Là, regardez-moi, assis, les jambes flasques dans un survêtement défraîchi ; mal rasé, les cheveux trop longs, plus sorti de la cellule depuis trois jours.

Ça n'a pas toujours été comme ça.

Quand j'étais gosse, j'étais plutôt calme, j'étais gentil avec tout le monde et toujours poli. Le boucher me donnait une rondelle de boudin blanc, quand j'accompagnais ma mère pour acheter le jambon.

Mes bulletins n'étaient pas mauvais, je ne comprenais pas vite mais je retenais longtemps. Alors après mon service militaire, j'ai fait instituteur. À mon tour de donner les ordres, mais gentiment et avec le sourire. Pendant des années ça marchait du tonnerre. Monsieur Marc élu prof de l'année à la fancy-fair, Monsieur Marc chouchou des élèves en classe verte. J'avais épousé Yvonne et pendant que j'enseignais la conversion des litres en mètres cubes, elle mettait au point nos deux filles. Tout allait bien, au fond. La maison de Wépion que j'avais héritée de ma grand-mère, au bord d'un champ de fraises, ma Volkswagen Polo, ma petite vie tranquille. Je m'emmerdais un peu, mais ça passait. J'aimais bien les vacances, les congés et les week-ends, comme tout le monde. Mais j'aimais aussi le carnaval parce que je me déguisais en gendarme avec un grosse moustache rousse et un faux pistolet

automatique et que ça faisait rire tout le monde. Même le directeur de l'école me félicitait.

– Monsieur Dutroux, me disait-il, chaque année, je me suis fait avoir ! J'ai cru que vous veniez pour les cours de sécurité routière.

– Je m'appelle Afeu, Monsieur le directeur, je suis le gendarme Afeu.

Ha ! Ha ! Dutroux ! Toujours le mot pour rire.

Alors je souriais avec mon air le plus bête. Rien de tel que d'avoir l'air d'un imbécile pour s'attirer la sympathie. Et quand je rentrais à la maison, Yvonne et les deux petites m'accueillaient avec des cris, comme si j'étais le vainqueur de la Nouvelle Star ou d'un autre concours télévisé pour midinettes.

La suite, vous commencez à la deviner, je suppose.

On ne choisit pas son nom, on le trouve dans les papiers de son père, qui lui même le tient du sien et ainsi de suite. Moi j'aimais bien mon nom et mon prénom. Je m'appelais comme ça depuis toujours. Je pouvais pas deviner.

Et pourtant un autre Monsieur et une autre Madame Dutroux avaient eu un autre fils aussi. Com-

ment l'avaient-ils appelé ? Marc aussi. Pas de bol. Et un jour, tout a basculé. La Belgique pétrifiée, des fillettes enlevées, violées, affamées, enterrées. L'horreur s'étalait sur les écrans et mon nom, tout d'un coup, s'est retrouvé affiché à la une des journaux. Il n'a pas fallu trois jours pour que tout s'effondre. Le lendemain de la nouvelle, il y avait déjà deux absents en classe et un sale bruit courait dans la cour de récréation.

– C'est lui, c'est lui, c'est Marc Dutroux !

Le deuxième jour, des élèves ont refusé d'entrer en classe et se sont mis à pleurer. Je leur faisais peur. Le lendemain, le directeur me convoquait.

– Monsieur Dutroux, vous comprenez, étant donné les circonstances, il vaudrait sans doute mieux que vous vous retiriez quelques semaines, le temps que les affaires se tassent...

Ce n'était pas grave, je comprenais très bien, je n'avais pas envie de faire peur aux enfants. Je suis rentré chez moi. Mais là aussi les choses avaient changé. C'est pas très grand Wépion et les bruits courent encore plus vite que dans la cour de récré. On évitait de

nous parler. Les gens ne nous disaient plus ni bonjour ni bonsoir, comme si j'étais le cousin du tueur voire même un des complices impliqués dans les enlèvements. Je me suis dit que ça allait passer, que c'était l'effet des médias, rien de grave. Mais j'avais tout faux. Un jour où les fouilles dans la maison de l'assassin, à Marcinelle, n'avançaient pas, on a balancé une brique dans la fenêtre du salon. J'ai appelé un vitrier mais il m'a répondu que son stock était épuisé. J'ai dû en faire venir un autre de Namur, à qui j'ai dit que je m'appelais Tilkin pour éviter les emmerdes. Les vingt kilomètres de déplacement, c'est moi qui ai dû les régler.

À la télé, le soir, je l'ai vu qui descendait les marches du Palais de Justice de Neufchâteau, avec le gilet pare-balles et la barbe mal soignée. Je suis resté sans souffle au fond de mon fauteuil.

— Assassin ! Salaud ! À mort ! gueulait la foule.

Il est entré dans la camionnette avec ses menottes et son pull bleu comme la nuit la plus sombre. Ce même pull que j'ai là, sur moi. Le même air abruti et désespéré.

Il a dû y avoir d'autres nouvelles au journal ce soir-là. Des guerres, des faillites, du foot. Tout ça m'est passé au travers comme l'eau des pâtes dans la passoire. Tout ce que j'ai gardé en tête, c'est son regard noir et sa barbe pas soignée. Son air perdu et mon nom que la foule crachait.

– Le pire, c'est qu'il te ressemble un peu, m'a dit Yvonne en tapotant son oreiller.

– Je sais, j'ai répondu, heureusement que je suis plus propre que lui. Je pourrais avoir des doutes, moi aussi.

– T'en fais pas, mon chéri, moi je suis là.

Les gens ne font jamais ce qu'ils disent. Ils laissent échapper les mots comme ça, pour la bonne conscience, mais après ça ils baissent les bras et ils laissent tourner le monde dans le mauvais sens. Sont juste bons à se plaindre ou à pleurer quand il est trop tard. Yvonne aussi elle était comme ça. Je la comprends, maintenant. Je vois pas pourquoi elle aurait été différente. J'avais pas épousé une extraterrestre. J'habitais Wépion, pas Hollywood.

Alors quand les petites sont revenues de l'école en pleurant, quand elles ont dit qu'on leur avait lancé des cailloux dans la cour et que personne ne voulait plus jouer avec elles, Yvonne a pleuré et j'ai dû les consoler toutes les trois. Je ne sais plus ce que j'ai trouvé. Un truc avec des lapins sans doute. C'est ça qui marchait le mieux avec les petites : les imitations de lapin. Avec les dents de devant qui retombent sur la lèvre et une carotte derrière l'oreille. Monsieur Lapin qui veut acheter toutes les carottes du Carrefour ou Monsieur Lapin qui tombe en panne avec sa carotte-mobile devant un refuge pour chasseurs. Ça les a fait rire ce soir-là. Mais ça n'a pas marché longtemps. On a retrouvé des corps. Tout plein. Des petites filles et encore des petites filles. Marc Dutroux n'était pas un simple assassin, c'était un véritable monstre.

Plus de travail pendant deux mois. Plus de salaire non plus, on attendait qu'un avis du Ministère décide du bien-fondé de ma mise au placard. Et pendant ce temps là, des graffitis sur la boîte aux lettres, les pneus crevés deux par deux chaque week-end. Puis les filles renvoyées de l'école. Pour manque de con-

centration, officiellement, et pour attitude peu sociale, ajoutait-on. Je suis mis en route pour aller protester. Le pare-brise de ma Polo avait été défoncé. J'ai roulé lentement. J'ai parlé au directeur pendant plus d'une heure ; il m'a fait comprendre que ce n'était plus possible. À cinq et sept ans, on ne peut pas retenir les enfants, même en leur expliquant. La seule solution : les inscrire dans un autre établissement, sous un autre nom, et tout rentrerait dans l'ordre. J'avais du mal à y croire, mais j'avais encore plus de mal à convaincre mon propre directeur de reprendre mes gosses. Alors je suis rentré à la maison. J'avais le vent de face et de la rage plein la poitrine.

J'ai foncé à la cuisine, j'ai ouvert le frigo et, pas fier de moi, pas fier de ma tête de prof déchu et de mon nom d'éventreur, j'ai ouvert une canette de 33 centilitres. J'ai refermé la porte et j'ai vu le mot d'Yvonne, collé au frigo sous un aimant en forme de tarte. C'était moi, la tarte. Yvonne s'était barrée, avec les petites. Elle en avait eu marre. Plus que marre. Trois mois sans que je rapporte autre chose que des

emmerdes, j'avais plus rien fait depuis des semaines, je n'ouvrais plus la bouche que pour ronfler.

Elle avait raison. Il n'avait pas fallu longtemps pour que je devienne moins que rien. Mais c'était pas vraiment ma faute. À l'administration, ils n'avaient pas voulu que je change mon nom tout de suite.

– Dans deux mois, tout le monde aura oublié cette affaire, les gens sont juste sous le coup de l'émotion, qu'ils m'avaient dit. De toute façon, avant que la procédure n'aboutisse, vous en avez bien pour un an.

Yvonne n'avait pas eu la patience. Les petites n'ont même pas eu le choix. À l'heure qu'il est, elles croient peut-être que je suis vraiment le grand méchant Marc Dutroux. Je n'en sais rien, je n'ai jamais pu les revoir. Yvonne s'est installée sous son nom de jeune fille, elle a pris un téléphone privé, je ne sais pas où elle habite.

Moi, j'ai passé les mois qui ont suivi à bouffer du sordide par tous les trous. À lire les pages les plus noires des journaux en buvant du gin dès neuf heures du matin. Après six semaines, on m'a coupé le téléphone, puis l'électricité et le gaz sont passés au minimum. À

peine de quoi se suicider. Mais ça me suffisait. Je ne me lavais plus que de temps à autres, quand, dans un sursaut, je voulais me sortir de là et trouver du boulot. Mais avec une Polo sans vitres et des cernes comme des bananes séchées, les employeurs ne m'ouvraient ni leurs bras ni leurs portefeuilles. Prof, j'avais abandonné. J'ai essayé gardien de nuit, j'ai tenu deux semaines avant de me faire virer pour ébriété sur le lieu de travail. J'ai juste réussi à me faire engager pour glisser des toutes boîtes en porte à porte le mercredi matin. De quoi replonger dans le gin et regarder, sur le poste de télé qui ne captait plus qu'une seule chaîne publique, les débats de la commission d'enquête parlementaire, chargée de mettre en lumière les coins sombres de ce que l'on appelait désormais « L'affaire Dutroux ».

Je n'ai aucune idée du temps qui s'est écoulé comme ça. Des mois ? Des années ? Je bouffais des raviolis en boîte, des pizzas sous vide, du pain et du jambon quand j'avais envie de quelque chose de frais. Si j'avais voulu devenir riche, j'aurais pu. Il aurait suffi que je revende aux canards à sensation les centaines de

lettres d'insultes que je recevais dans ma boîte. Pas toutes anonymes, rassurez-vous. On imagine que les gens sont tous lâches, mais ce n'est pas si simple. Si j'étais lâche, moi, je ne serais pas là, assis sur le lit, dans la cellule, à attendre que plus rien ne se passe. Les lettres, elles étaient toutes du même tonneau. Des menaces, des insultes, des malédictions. L'œuvre d'imbéciles qui avaient pris l'annuaire pour voir si Marc Dutroux n'avait pas une de ses baraques à Wépion. Et, tout heureux de trouver une victime, ils avaient pris le temps de se défouler. Le pire de tout, c'est sans doute la lettre d'une sœur, envoyée du fond d'un monastère. La bonne célibataire de profession priait pour le repos de mon âme et intercédait auprès des saints pour que je ne sois pas condamné sans jugement.

Il y a des jours où j'aurais rêvé de m'appeler Adolf Hitler.

Ma vie était fichue. Quarante-cinq ans, alcoolique, divorce en cours, sans emploi, autant se flinguer au lever du soleil. Ma vie puait plus fort qu'une décharge de déchets non triés. Je me suis dit que je n'allais pas mourir pour rien. Que j'allais me venger. Que j'allais

acheter un flingue, un vrai, pas comme celui du gendarme Afeu, que j'allais mettre mon uniforme, me pointer à Neufchâteau et abattre l'homonyme, à bout portant, avec tout le décor qu'il faut pour une bavure qui suinte sur tout le pays. Que j'en aurais sur le dos jusqu'à la fin de mes jours mais que ça n'avait aucune importance. Marc Dutroux contre Marc Dutroux, ça valait mieux que tous les scrupules.

Sauf que des scrupules, précisément, j'en avais des tas. Le moral à zéro, l'alcool dans le sang, je voyais pas pour quelle raison j'aurais dû buter ce type. Ce n'était pas lui qu'avait empoisonné ma vie, au fond ; c'étaient tous les autres. Les milliers d'autres. Tous ceux qui étaient prêts à montrer les salauds du doigt ou à les poignarder dans le dos si on leur avait bien appris comment distinguer les méchants des gentils. Ça ne servait à rien que je me venge. Pas sur lui, en tout cas. La culpabilité, c'est pas ça qui m'intéresse. Coupable ou innocent, on l'est tous un peu, ça dépend de quel côté on regarde. Ça dépend quel profil on montre pour la photo.

Je revoyais les images de Neufchâteau, le barbu qui descend les marches et la foule qui hurle sa haine. Qui est coupable là-dedans ? L'assassin, ceux qui veulent le tuer, ou moi qui suis assis et qui regarde tout ça, bouteille de gin à la main ?

Peu importe. Je n'avais pas encore trouvé la porte de sortie.

Elle s'est présentée toute seule, comme ça. J'étais dans la cuisine, je déballais des petits pains du Carrefour, quand j'ai entendu la nouvelle à la radio. Dutroux s'est évadé. Il paraît que personne n'y a cru, au début. Moi, j'ai dessaoulé d'un coup. Je me suis retrouvé debout, tout droit, à côté du frigo, avec le cerveau qui pensait à la vitesse d'un TGV au milieu d'une ligne droite. J'ai pris mon walkman radio, je suis monté à l'étage. Ça se précisait. Il avait réussi à maîtriser un gendarme, à s'emparer de son arme de service. J'ai ouvert la garde-robe, j'ai saisi le flingue du gendarme Afeu, je l'ai regardé au bout de ma main, j'ai pas réfléchi longtemps. J'ai enfilé un pantalon de survêtement et un vieux pull sombre. Pendant que je nouais mes chaussures de l'armée, je me suis vu dans le mi-

roir : trois mois de barbe sauvage, les cheveux gras, on m'aurait donné vingt balles à la sortie du centre commercial sans quitter son caddie des yeux.

J'ai foncé à la voiture. J'ai roulé jusqu'à Neufchâteau, la carte sur les genoux. J'ai garé la bagnole dans le talus au bord d'un terrain de foot. Dutroux avait braqué une voiture, la radio ne donnait pas de détails. J'ai couru vers le centre. Au feu rouge, il y avait un type assis dans sa bagnole. Le genre de gars qui ne demande rien, qui ne se demandait rien, d'ailleurs, exactement comme moi avant que tout ça ne me tombe dessus. C'est sans doute pour ça que je n'ai pas réfléchi deux fois. J'ai ouvert la portière, j'ai plaqué le canon du pistolet sur sa tempe et je l'ai arraché de son siège. Il a gueulé comme un cochon pris dans un piège à souris et je me suis assis à sa place. J'ai démarré aussi sec.

La suite, vous la connaissez déjà, vous l'avez vue à la télévision, vous l'avez lue dans les journaux. J'ai roulé pas trop longtemps, juste ce qu'il fallait pour avoir l'air crédible. À peine dix bornes. Il y avait un petit bois comme tous les petits bois. J'ai foncé droit dessus. J'ai pris un chemin boueux, puis un deuxième.

Je me suis laissé aller. J'ai respiré un grand coup. J'ai poussé les gaz à fond. Les pneus patinaient. J'ai joué avec les gaz pour rameuter tous les sourds du voisinage. Dans le rétroviseur, j'ai aperçu un garde-chasse qui se planquait derrière une poignée de bouleaux. Tout marchait comme dans un sketch du gendarme Afeu. J'étais prêt pour la chute.

Ils ont débarqué en force, l'arme au poing, de tous les côtés d'un coup. Bien organisés. Il savaient qui j'étais. Ils m'ont dit de jeter mon arme, puis de sortir les mains sur la tête. J'ai fait ce qu'ils demandaient.

– Je m'appelle Marc Dutroux, je leur ai dit.

Ça les a fait rire. Ça m'a fait du bien. J'ai senti que j'avais trouvé ma place. À son tour d'aller se balader à l'extérieur. À son tour de ne plus pouvoir porter son nom. Il est libre maintenant, tout ça, c'est son problème. Qu'il cavale à l'aise; j'irai à sa place au procès.

Je ne pense plus qu'à ça, maintenant. Je ne bois plus, je ne déprime plus. Je regarde le ciel derrière les barreaux, seul dans ma cellule, et je répète la phrase que je dirai au juge. Celle que je crierai en passant devant les caméras. Je la crierai pour les journalistes,

pour les reporters, les envoyés spéciaux, les gratte-papier, les mesdames, mesdemoiselles, messieurs derrière leurs postes, les enfants pieds nus dans le jardin, les flics, les historiens.

– Tout ce que vous retiendrez de moi, c’est mon nom.

L'ALBUM DE FOOT

Le football, c'est pas un sport pour les difformes. C'est comme ça qu'ils m'avaient annoncé que je pouvais pas faire partie de l'équipe de l'école. Que je pouvais pas porter le maillot orange et bleu sur le short en satin de la même paire de couleurs. C'est pourtant pas ma faute si j'ai une grosse tête, de gros mollets, de grosses cuisses, un gros ventre et de très grosses mains. Des mains avec des doigts beaucoup trop boudinés pour bien jouer aux billes. Et puis, comme je suis gros, je cours pas vite, et comme je cours pas vite, je dois courir plus longtemps pour arriver au même endroit que les autres, alors je suis plus essoufflé. Y a des fois où je me dis que quand on a distribué les talents, je devais être caché par un plus grand que moi. Parce que je suis petit, en plus. C'est pour ça qu'ils ne veulent pas de moi comme gardien à l'école. Pourtant c'est moi le gardien de l'équipe du

quartier. On joue sur le parking à côté de l'école. Nous, c'est le Royal Révolutionnaire Saint-Séverin. C'est le frère de Louis qu'avait inventé le nom quand il était plus jeune. Maintenant, il va devenir flic parce qu'il est intelligent. Il n'arrête pas d'aller à l'école, pourtant il a l'âge d'aller pointer comme tous les autres.

Les gars de l'école, eux, il veulent pas de moi. Ils m'appellent *Tête de Turc* pour se moquer. J'ai un prénom, je leur réponds quand j'ai le courage, je suis p't'être turc, mais je m'appelle Ugur. Et ça les fait encore plus rire. Surtout le grand Vincent. Son vrai prénom, c'est Vincenzo mais il n'aime pas qu'on sache qu'il est italien. C'est lui le chef de la bande de Fontainebleau et le capitaine de leur équipe de foot. Ce sont nos ennemis. C'est toujours contre eux qu'on joue les grands matchs de quartier. Comme demain, par exemple.

Vincent, c'est un sale type. Et des sales types comme lui, il y en a plein à l'école. Toujours prêts à rire parce que j'ai un trou dans mon pantalon, parce que je sens l'ail, parce que je fais toujours la faute avec

les ses et les ces, ou celle avec les c'est et les s'est. C'est pas ma faute si mon père parle à peine le français et si le Coran c'est le seul gros livre qu'il y a à la maison.

À l'école, tout ce qu'il me reste, puisque je peux pas faire partie de l'équipe de foot, c'est les autocollants. La collection d'autocollants de foot des albums Panini. Dans la cour, tout le monde a son album et ils échangent les doubles pour avoir les bons numéros. Faut avoir tous les joueurs de tous les clubs, même ceux de deuxième division qui sont deux par autocollant, et tous les écussons. Évidemment, c'est toujours les mêmes qui ont plein d'argent pour acheter les pochettes. Et comme c'est eux qui ont le plus d'autocollants, c'est eux aussi qui ont le plus de doubles.

Mais moi, je fais pas comme eux. Je dis à personne que je fais mon album. Je le fais en cachette, le soir dans ma chambre. Il y a que le grand Paul qu'est deux ans au-dessus de moi qui le sait. Et il me donne tous ses doubles parce que son père travaille dans un bureau à l'électricité et que sa mère est vendeuse de chaussures. Alors il peut tout se payer rien qu'avec

son argent de poche. Il a toujours tout en premier : les billes quand il faut avoir des billes, les hula hoops, les scoubidous et même le yo-yo avec le centre qui bouge. Si il me donne ses doubles, c'est parce que ma mère fait le ménage chez ses parents, alors il est toujours sympa avec moi.

Et puis, y a aussi Franca qui me donne des autocollants. Franca, c'est mon ancienne voisine. Elle a déménagé de l'autre côté de l'école mais on est resté copains. Elle est à l'école des filles, chez les sœurs avec le voile et les uniformes sur la photo de classe. Il n'y a que Franca qui a déjà vu mon album. À elle, je montre tout. Elle sait que je le cache sous mon matelas dans la chambre. Pour m'aider à finir mes équipes, elle vole des autocollants avec la moche Christine. Les filles, ça collectionne pas, ça vole, qu'elle me dit à chaque fois. Christine, c'est un vrai garçon manqué. Elle fume des cigarettes quand elle vient regarder les matchs, elle court après les garçons et elle oblige le fils du libraire à lui voler des autocollants. Elle, elle garde les Lapinot et les Martine, alors, les autocollants de foot, c'est Franca qui les prend pour moi.

Mon album avance bien. J'ai déjà tous les joueurs du F.C. Liégeois, mais j'ai pas l'écusson. Et en division 2, j'avance bien aussi. Cet après-midi, le grand Paul m'a refile vingt doubles d'un coup. Il y en a cinq que j'ai déjà, mais ça fait quinze que je vais pouvoir coller.

C'est pour ça que je me dépêche de rentrer. Je tourne la clef dans la serrure, je lâche un grand salut dans le hall minuscule, un salut qui s'en va rebondir sur les plateaux de cuivre, sur le narghilé du salon, pour aboutir sur les casseroles de la cuisine et les oreilles de ma mère. Je suis déjà en haut de l'escalier de bois brun recouvert de tapis rouge et vert. Je pousse la porte de ma chambre. Je soulève le matelas, je m'apprête à m'asseoir sur le sol mais non, il n'y a riens sur le sommier. Mon album n'est plus là. Ce n'est pas possible. Mon petit frère sait bien que s'il soulève ne fût ce que d'un centimètre le matelas de mon lit, il peut faire une croix sur mon soutien dans la cour de récré. J'ai beau être petit, j'arrive quand même à impressionner les nains qui ont trois ans de moins que moi. Ça peut pas être mes sœurs non plus, elles n'ont pas le droit d'entrer dans la chambre des